Ami du Clergé du 16 décembre 1937

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Sermon pour l'Epiphanie. — Les Mages adorateurs, 609.
Pour la fête de S. Silvestre. — Son œuvre de pensée et son œuvre de pierre, 611.
Instructions du dimanche. — X. *Epiphanie :* La foi des Mages, 612. — XI. *2e Dim. après l'Epiphanie :* Les raisons du miracle de Cana, 614.
Conférences aux Mères chrétiennes. — VII. *Pour l'Epiphanie :* La beauté de Marie, 615.
Sujets de circonstance. — *Pour une Réunion d'anciennes élèves :* La femme chrétienne et l'ordre nouveau, 618.
Pour prêcher sur l'Histoire Sainte. — XVIII. Le 2e livre des Rois, 620. — XIX. Le 3e livre des Rois, 622.
En lisant. — L'utilité de l'*Index*, 624.

SERMON POUR L'EPIPHANIE

LES MAGES ADORATEURS

Mes frères,

Les Mages, parfaits adorateurs de Jésus-Christ ; les Mages, modèles de la vraie dévotion envers le T. S. Sacrement : tel est le sujet plein d'intérêt et d'enseignements que je viens proposer aujourd'hui à vos réflexions.

I

D'après le sentiment le plus probable, ces pieux personnages habitaient les contrées situées aux frontières de l'Asie et distantes à ce point de Jérusalem qu'il ne fallait pas compter moins d'un mois pour leur sainte expédition.

N'était-ce pas une raison qui devait s'opposer à leur départ ? — Nous comprenons la démarche des bergers, qui n'étaient qu'à deux pas de l'étable de Bethléem. Mais d'entreprendre un si long voyage, était-ce raisonnable ? était-ce pratique ? Et c'est là néanmoins ce que les Mages ont résolu de faire pour adorer le Dieu qui leur était annoncé.

Il en sera donc toujours ainsi ! On verra de nos jours encore de pauvres gens faire des lieues et des kilomètres, par la neige, la pluie et le mauvais temps, à travers des chemins à peine praticables, pour assister à la messe ; et à côté de l'église, tout près, des chrétiens négligents qui n'auraient que deux pas à faire pour venir à la messe, au salut, à la prière du soir, et qui restent chez eux !...

II

Que fallut-il pour décider les Mages à se mettre en route ? La vue d'une étoile miraculeuse qui brillait dans le ciel, accompagnée d'une grâce intérieure qui les pressait d'aller rendre leurs hommages au Messie que cette étoile annonçait.

Mais vous, m. ch. f., ce n'est pas seulement l'éclat inaccoutumé d'une étoile, un indice plus ou moins certain, un signe plus ou moins convaincant, qui vous invite à venir souvent adorer votre Dieu dans son tabernacle. C'est la foi qui vous dit : « Le Maître est là et il t'appelle ! » Ce sont les exhortations de vos prêtres, ce sont les exemples des chrétiennes ferventes, ce sont vos intérêts bien compris, c'est la voix de votre conscience ; et vous ne les écoutez pas, et vous résistez à la grâce de Dieu qui sollicite votre cœur.

III

Sitôt que les Mages virent briller l'étoile miraculeuse, ils se mirent en chemin. Ils ne balancèrent point, ils ne délibérèrent point, ils ne s'arrêtèrent point ni à former des projets, ni a calculer les frais du voyage, ni à prendre de longues mesures. Aussitôt leur départ fut résolu et mis à exécution. S. Jérôme dit même que ce fut pour aller plus vite et gagner du temps qu'ils emmenèrent des chameaux, parce que ces bêtes de somme vont bon pas, tout en supportant longtemps la faim et la soif.

Comme cette promptitude des Mages confond notre lâcheté et nos atermoiements continuels ! « Dois-je aller à la messe demain matin ? Ne fera-t-il pas froid à l'église ? Si j'allais y prendre un rhume ? Ne sera-ce point trop matin, ou trop tard pour mon travail ? » Quelle pitié ! Quand il s'agit du service de Dieu et des devoirs de la religion, on a toujours des *si* et des *mais* à leur opposer. Ah ! s'il s'agissait d'aller recueillir un héritage, ou d'assister à une fête mondaine, comme on y mettrait plus d'ardeur ! comme on passerait par-dessus toutes les objections ! Que dis-je ? des objections, on n'en verrait même pas !

IV

J'imagine que les Mages durent rencontrer autour d'eux plus d'un moqueur, quand on connut leur projet ! Quoi ! sur la foi d'une étoile, entreprendre un lointain voyage, pour voir un enfant nouveau-né ! Cela dut leur attirer plus d'une critique. Humainement parlant, n'était-ce pas insensé ? D'abord, quelle brèche à leur bourse que cette expédition coûteuse ! Qu'allaient devenir leurs familles, leurs biens, leurs affaires en leur absence ? Et s'il leur arrivait malheur en voyage ? N'était-ce pas bien hasardeux de se lancer ainsi en des pays inconnus ?

Les Mages laissèrent les langues marcher, les railleurs plaisanter, les sages critiquer, et sans se soucier plus que cela de l'opinion publique et du qu'en-dira-t-on, ils suivirent la voix de leur conscience et obéirent à Dieu qui les appelait.

C'est ainsi qu'il faut faire quand il s'agit de la pratique de notre religion, et non pas nous demander toujours : « En allant si souvent à l'église, en m'approchant tous les jours de la Sainte Table, ne vais-je point me singulariser ? Que pensera-t-on, que dira-t-on de moi ? Ne va-t-on pas se moquer de ma dévotion ? Ne dira-t-on pas que je suis un hypocrite ? Etc., etc. » — Allons, m. f., soyez donc plus indépendants, et comme les Mages adoptez cette devise : « Bien faire et laisser dire. »

V

Enfin, après les fatigues d'un long voyage, les Mages arrivent à Jérusalem, la capitale du roi des Juifs. Ils s'attendaient à trouver cette ville dans la joie, le peuple en fête, partout les signes de la plus vive allégresse : n'est-ce pas ainsi que les choses se

passent à la naissance d'un prince, d'un fils de roi? Mais quelle surprise douloureuse ! Jérusalem est silencieuse, rien n'y révèle la grande merveille. Qu'est-ce à dire ? Se seraient-ils trompés ? Si le grand roi était né, tout n'annoncerait-il pas sa naissance ? Ne vont-ils pas être un objet de dérision et peut-être d'insultes, s'ils manifestent le but de leur voyage ?

Ainsi raisonnerait la vaine sagesse du monde. Mais les Mages ne se laissent pas arrêter pour si peu. « Nous avons vu l'étoile de votre nouveau roi briller dans le ciel, et nous sommes venus l'adorer. Où est-il ? Vous devez le savoir, vous son peuple, qui l'attendez depuis si longtemps. » Voilà le langage qu'ils tiennent en face du palais d'Hérode, devant la foule du peuple accouru sans doute à ce spectacle inusité de l'entrée de trois rois orientaux dans la ville.

Mais à leur question pas de réponse. On garde un obstiné silence. Hérode consulté interroge les anciens et les prêtres, qui lui répondent par la prophétie de Michée : « Le Messie doit naître à Bethléem. » Hérode transmet cette réponse aux Mages et les congédie. Mais ni lui ni les grands de son royaume ne se dérangent, les Mages partent seuls à Bethléem, la Ville sainte reste indifférente.

Hélas ! il en est encore ainsi autour de l'autel où réside Jésus Eucharistie. Le matin, quelques femmes seulement à la messe, quelques petites filles le soir à la prière, et l'église vide le reste de la journée ; à peine une vingtaine de communions chaque jour ; beaucoup de gens qui manquent la messe le dimanche pour un rien, une infime minorité aux vêpres. En vérité, c'est à faire douter que N.-S. Jésus-Christ soit vraiment dans le tabernacle, et je comprends cette réflexion qui nous est si souvent faite par les protestants : « Vous autres catholiques, vous êtes des hypocrites. Si vous croyiez comme vous le dites que Jésus-Christ est réellement dans vos églises, le laisseriez-vous tout seul la plupart du temps ? »

VI

Autre épreuve pour la foi des Mages. L'étoile qui les avait guidés jusque là dans leur marche, cesse de briller et disparaît à leur arrivée à Jérusalem. Ils en sont réduits à consulter le roi et les prêtres, à leur demander de les mettre dans leur chemin, dans la bonne direction. Ce qu'ils font avec une simplicité et une droiture touchantes. Après quoi, content de leur humilité et de leur soumission, Dieu daigne à nouveau leur montrer son étoile et les conduire jusqu'à Bethléem, à la demeure de la Sainte Famille.

Ames pieuses, c'est là l'image d'une épreuve que vous avez peut-être expérimentée plus d'une fois. A certains jours, Dieu vous a envoyé son étoile, il vous attirait à lui, il vous inspirait une tendre dévotion, il versait à flots dans votre cœur ses consolations, vous prolongiez vos visites au St-Sacrement, vous étiez heureuses au pied de son autel, et la prière montait, fervente et douce, de votre cœur jusqu'à lui. Et puis, un jour, pour vous éprouver, Jésus vous a retiré son étoile et ses consolations ; vous n'avez plus senti que répugnance et que dégoût pour la prière, vous ne saviez plus que dire à Dieu et les heures passées à l'église vous paraissaient des siècles.

A ces moments si pénibles, au lieu de vous décourager, avez-vous fait comme les Mages ? Avez-vous demandé conseil à votre directeur ? Avez-vous cherché dans un bon livre de quoi suppléer à la dévotion qui vous manquait ? Avez-vous persévéré dans la prière ? Avez-vous fait violence à Dieu pour recouvrer cette piété, cette ferveur qu'il finit toujours par rendre à nos soupirs ?

VII

Enfin, après tant de périls et de peines, voici les Mages parvenus à Bethléem. Ils s'attendent naturellement à trouver toutes les splendeurs du ciel et de la terre autour du berceau du nouveau-né. Leur imagination s'en décrit les magnificences. Ils ont entendu à Jérusalem les gloires que lui ont prédites les prophètes. Ils ont sans doute visité la merveille du monde, le Temple destiné à le recevoir, et ils se disent en marchant : « Qui est semblable à ce roi ? »

Mais, ô surprise et déception ! ô scandale pour une foi moins forte que la leur ! Conduits par l'étoile, ils vont à l'étable, et là que voient-ils ? Un pauvre enfant avec sa jeune mère. L'enfant est couché sur la paille, comme le dernier des pauvres. Que dis-je ? comme le petit agneau qui vient au jour. Il repose au milieu des animaux ; de simples langes le protègent un peu contre les rigueurs du froid. Sa mère est donc bien pauvre qu'elle l'ait mis au monde dans un tel réduit ? Les bergers ne sont plus là pour répéter les merveilles qu'ils ont contemplées au ciel. Bethléem est indifférente comme Jérusalem... O Dieu ! quelle épreuve ! Les rois ne naissent pas ainsi ; à plus forte raison un roi du ciel... Que feront les Mages ?

Voyez-les à genoux, prosternés le front contre terre, adorant dans la plus profonde humilité ce petit enfant. Sa pauvreté les ravit d'amour. Qu'ont-ils donc vu dans cette étable, en cet enfant ? Ce qu'ils ont vu ? L'amour de Dieu pour l'homme, Dieu poussé par son amour à se faire pauvre pour être l'ami, le frère du pauvre ; Dieu se faisant faible pour consoler le faible et l'abandonné ; Dieu souffrant pour nous prouver son amour. Voilà ce qu'ils ont vu : c'est la récompense de leur foi, son triomphe dans cette rude épreuve.

Et vous aussi, m. ch. f., quand vous venez à l'église, quel spectacle avez-vous devant les yeux ? Des bancs vides, un temple désert, une hostie immobile. Quelle épreuve pour notre foi ! Si l'on entendait, comme les bergers de Bethléem, retentir au moment de la consécration le concert des anges ; si l'on voyait comme au Jourdain le ciel s'entr'ouvrir sur l'autel, ou bien l'hostie s'illuminer comme au Thabor ; si un de ces miracles qu'a faits le Dieu de l'Eucharistie dans le cours des âges se renouvelait sous nos yeux !... Mais rien, moins que rien. C'est le néant de toute gloire, de toute puissance, de toute action. On ne voit pas même son visage, on n'entend point sa voix.

Mais pour l'homme de foi comme pour les Mages, cette pauvreté, cet anéantissement, loin d'être un scandale, ne sont qu'une épreuve. A travers cette faiblesse, cette apparence de mort, il découvre son Dieu, et comme les Mages il se prosterne ; il contemple, il adore Jésus-Christ caché sous le voile des Saintes Espèces.

VIII

C'était l'usage en Orient de ne jamais faire visite à un grand personnage sans lui offrir quelques présents. Et voilà pourquoi les Mages, ouvrant leurs

trésors, déposèrent aux pieds de l'Enfant Jésus de l'or, de l'encens et de la myrrhe, donnant ainsi à tous les chrétiens un grand exemple, et leur apprenant à ne jamais entrer dans une église sans y apporter un cœur rempli de l'or de la charité, un cœur d'où monte une fervente prière, un cœur contrit et humilié, brisé par le repentir et animé de généreuses résolutions.

* *

Sans doute, les Mages auraient bien voulu prolonger leur séjour et leur adoration à Bethléem. Mais le devoir les rappelait dans leurs Etats et ils s'en retournèrent par un autre chemin. Et nous aussi, m. f., rappelés par nos devoirs d'état et de famille, nous ne pouvons rester sans cesse en adoration devant le tabernacle. Force nous est de quitter le saint lieu pour nous rendre à nos travaux et à nos occupations de chaque jour.

Comme les Mages, rentrons à la maison par une autre voie, c'est-à-dire revenons-y meilleurs, plus calmes, plus heureux, emportant avec nous l'esprit de Jésus-Christ, sa charité ; plus disposés à faire le bien, donnant à tous le bon exemple et répandant autour de nous la bonne odeur du Christ que nous venons de respirer au pied de son autel. Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE S. SILVESTRE

(31 décembre)

SON ŒUVRE DE PENSÉE ET SON ŒUVRE DE PIERRE

Mes frères,

L'année 1936 ramenait le XVIe centenaire de S. Silvestre. Tout au cours de cette année jubilaire se sont déroulées à Rome des manifestations religieuses, historiques, artistiques, qui célébrèrent son souvenir. Au jour de sa fête, en la Basilique de St-Jean de Latran se tenait une chapelle papale à laquelle prit part tout le Sacré-Collège.

Les profanes de chez nous qui ont peut-être lu dans les journaux les échos de ces solennités n'y auront sans doute rien compris. Non que S. Silvestre soit un inconnu chez nous. Mais sa notoriété dans le grand public lui vient davantage de la place qu'occupe sa fête dans le calendrier : ce qui lui vaut de figurer sur les glaces des restaurants et les colonnes publicitaires des journaux, dans l'annonce du réveillon de fin d'année.

L'histoire est peut-être la première coupable, qui, des deux grands règnes parallèles du début du IVe siècle, de l'empereur Constantin et du pape Silvestre, a laissé la gloire du premier éclipser l'œuvre du second, séduite sans doute par la nouveauté d'un empereur enfin défenseur de l'Eglise après trois siècles de persécution. Au siècle suivant, la légende s'est essayée à réparer une telle injustice, mais avec ses exagérations coutumières qui la discréditent et la rendent suspecte. Tant et si bien que des historiens d'aujourd'hui, de guerre lasse, et pour arranger les choses, en arrivent à cette conclusion désabusée, que la postérité a idéalisé le souvenir de S. Silvestre, que son action se poursuit grâce à l'idée que l'on se fait de son rôle et de sa puissance passée, et qu'il convenait, après tout, qu'en face du grand empereur Constantin on pût dresser la physionomie d'un grand pape. (Voir Gustave Bardy, *Bulletin des Amis des Catacombes romaines*, juin 1936, p. 140).

C'est une des gloires de l'étude des Catacombes romaines qu'elle puisse suppléer ici au silence relatif de l'histoire et justifier l'hommage que l'Eglise rend à son illustre Pontife.

Cet hommage, le pape Pie XI l'a exprimé en des termes que nous prendrons pour thème de ce panégyrique : « De Silvestre Rome admire l'auréole de sainteté qui se répand librement sur la terre, avec le *labarum* de Constantin, et laisse dans les admirables basiliques de la Ville Eternelle, pour nos âges et pour les âges à venir, le témoignage initial de la diffusion ouverte de notre foi, de sa victoire sur le monde. » (Allocution radiophonique de Noël 1936).

Œuvre de pensée et œuvre de pierre, comme disait encore le Pape dans le même discours, à propos d'autres événements, voilà ce qui caractérise le long pontificat de S. Silvestre.

I. — *Œuvre de pensée*

Jusqu'à l'avènement de Constantin et de Silvestre, le travail de la pensée chrétienne n'avait pu que cheminer lentement et secrètement devant l'opposition et les répressions sanglantes des persécutions.

A dater de la paix constantinienne il faut parler, non plus d'un cheminement de termite, mais d'une diffusion envahissante du christianisme dans toutes les couches de la population romaine, une population bien supérieure à celle de la Rome que nous avons connue naguère, et qu'il faut évaluer au chiffre de la population de la Rome d'aujourd'hui, au million.

Et ce sont justement les travaux poursuivis dans les Catacombes romaines qui nous en apportent la preuve tangible, indéniable.

En effet, l'étude des Catacombes offre à la réflexion un fait très significatif.

Pendant tout le IVe siècle, mais surtout pendant la période qui va de 315 à 350, c'est-à-dire pendant la période qui enregistre les résultats du Pontificat du Pape S. Silvestre, on constate une extension considérable des réseaux souterrains des grandes et des petites catacombes. Ce développement des galeries catacombales répond à une nécessité des temps : c'est le nombre croissant des fidèles qui oblige à ces agrandissements afin de multiplier les emplacements des sépultures religieuses, comme ces dernières années l'afflux de la province obligeait nos édiles à un plus grand Paris.

Et si l'on tient compte que, grâce à la liberté dont jouit maintenant l'Eglise, l'usage se répand alors d'enterrer comme aujourd'hui à la surface du sol, autour des sanctuaires des martyrs, c'est par milliers et par milliers qu'il faut compter les nouvelles recrues de l'Evangile.

Et c'est bien au Pape Silvestre que revient la gloire de cette auréole de sainteté qui nimbe le front de l'Eglise de Rome et de ses provinces, car le même phénomène de christianisation apparaît dans tout l'empire.

Sans doute, l'union en Constantin et en Silvestre du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel offre un climat favorable à cette éclosion de vie chrétienne jusqu'alors latente. Mais le climat ne fait pas de miracles de génération spontanée. Il ne dispense ni d'ensemencer, ni de cultiver, si l'on veut une belle récolte.

C'est au clergé, à tous ses degrés, qu'incombait d'accueillir ces milliers de nouveaux venus, d'instruire et de former ces catéchumènes, d'en faire de vrais convertis au lieu de simples opportunistes voués à une débâcle certaine aux prochains retours offensifs d'un Julien l'Apostat. De cette activité missionnaire S. Silvestre fut pendant près de 22 ans l'âme ardente, qui communiquait à tous sa pure flamme pour les brûler du même zèle.

Là, du moins, l'histoire dépose hautement en sa faveur, avant même les enrichissements de la légende. On sait que le Propre des Saints de la liturgie primitive se réduisait aux martyrs : ils étaient si nombreux et leur souvenir s'imposait si naturellement au culte des chrétiens, comme à nous Français le culte patriotique de nos morts de la Grande Guerre, qu'on n'avait pas songé à honorer encore les confesseurs et les vierges. Avant même sa légende, S. Silvestre est le premier évêque de Rome que l'Eglise ait vénéré et auquel elle ait élevé un sanctuaire, — elle lui en dédiera jusqu'à neuf à Rome même, — sans qu'il ait eu la palme du martyre.

II. — *Œuvre de pierre*

En même temps que d'âme Rome changeait de visage. A côté des temples de la Rome païenne, voici que vont surgir de terre les églises de la Rome chrétienne.

L'œuvre de pensée du pape Silvestre s'accompagne, se manifeste et s'aide d'une œuvre de pierre : la construction des riches basiliques constantiniennes du Latran, de St-Pierre au Vatican, de Sainte-Croix de Jérusalem et des autres.

A ce sujet on a écrit le mot de « chantier ». Propos d'actualité très suggestif : l'histoire n'est-elle pas un perpétuel recommencement ?

Il n'est pas seulement ingénieux de rapprocher la situation de la Rome de Constantin de celle du plus grand Paris de nos jours. L'évangélisation au soleil de la Rome païenne créait alors les mêmes besoins que l'évangélisation d'aujourd'hui de la banlieue parisienne. S. Silvestre deviendrait le Pape des chantiers comme l'archevêque de Paris est devenu le Cardinal des chantiers.

Dans cet ordre, pour l'Eglise qui sortait des catacombes, tout ou presque tout était à faire.

Afin de réunir les convertis qui affluaient vers elle, il fallait à l'Eglise d'autres lieux d'assemblées que ses catacombes ou la demeure particulière de quelque riche chrétien. Pour affirmer aux yeux de tous son existence, sa vitalité, sa supériorité, pour renforcer son rayonnement et pour décupler son attraction, il était nécessaire que ses monuments ne fussent pas inférieurs aux temples païens. Si l'on voulait organiser cette évangélisation des masses, le besoin de résidences multipliées se faisait sentir.

De là, dans un rayon toujours plus étendu, cette efflorescence de basiliques autour du Latran, centre de l'administration ecclésiastique, d'où S. Silvestre présidait à leur naissance et à leur développement. Comme aujourd'hui dans notre banlieue, ces églises nouvelles manifestaient et accéléraient à la fois ce mouvement religieux de son Pontificat qu'atteste l'extension des Catacombes.

Grâce à ce gouvernement de S. Silvestre, l'Eglise spirituelle prenait corps au regard de la population; elle changeait la face de la capitale de l'Empire, dont elle dessinait les traits essentiels de cité chrétienne ; elle mettait sur elle une empreinte que les nouvelles persécutions et les vicissitudes à venir n'effaceraient plus : encore aujourd'hui ce sont ces basiliques constantiniennes qui sont les stations obligées de tous les pèlerins de Rome.

Mais dans ces constructions multiples une autre pensée inspirait l'activité pontificale de Silvestre, et qui lui vaudrait de figurer en bonne place parmi les Saints Patrons et protecteurs des Amis des Catacombes : la pensée d'honorer les tombes des martyrs. C'est ainsi qu'il fit élever au-dessus du cimetière de Ste-Priscille, sur la voie Salaria, une basilique cimitérale qui porte son nom. Il y choisit lui-même sa sépulture, et c'est là que la piété filiale de l'Eglise romaine vénéra longtemps ses reliques, jusqu'à l'époque de leur transfert, sous Paul Ier, au cœur de la Rome moderne, à St-Silvestre *in Capite*.

* *

Après avoir retracé en quelques lignes l'œuvre de pensée et l'œuvre de pierre qui ont illustré à jamais le Pape de la paix constantinienne, il importe de dégager les leçons que laisse aux hommes d'aujourd'hui cet homme d'autrefois. Et les temps ne sont pas si différents pour que n'apparaissent pas tout de suite ces enseignements de l'apostolat du grand pape S. Silvestre.

Encore aujourd'hui il s'agit de conquérir les masses qui se sont désaffectionnées de l'Eglise; encore aujourd'hui il s'agit de construire pour dresser la maison de Dieu au centre des maisons ouvrières. Alors le successeur de S. Silvestre qui dirige aujourd'hui la marche toujours conquérante de l'Eglise, a lancé au monde l'appel à l'Action catholique. Que les fidèles n'abandonnent pas au seul zèle du prêtre la mission d'étendre le règne du Christ ! Comme aux premiers siècles de l'Eglise, comme à l'aurore du IVe siècle, qu'ils soient des coopérateurs de cette grande œuvre, par l'apostolat dans leur milieu social, et par leur générosité à subventionner les entreprises de la hiérarchie.

Et grâce à cet appui moral et matériel de tous, l'Eglise connaîtra en notre temps des jours glorieux à l'égal de son extraordinaire diffusion du IVe siècle, sous l'impulsion coordonnée du Pape et de l'Empereur, de S. Silvestre et de Constantin. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

X

Epiphanie

LA FOI DES MAGES

Mes frères,

Nous savons ce qu'est la vertu surnaturelle et théologale de foi. C'est l'assentiment de notre intelligence à des vérités, à des mystères qu'elle ne comprend pas parfaitement, mais qu'elle croit, parce qu'elle ne veut ni ne peut douter de Dieu, Vérité même, Perfection infinie, incapable, par conséquent, de se tromper et de nous tromper.

Admirons, de ce point de vue, la conduite des Mages. N'est-elle pas, en effet, admirable ?

I

Ils ont vu l'étoile, et, dans cette étoile, ils ont reconnu, sans hésiter, le signe dans le ciel dont avait

jadis parlé le prophète Balaam et qui devait indiquer l'arrivée en ce bas monde du « Désiré des nations ». Ils croient en cet astre qui leur apporte, en leur ciel d'Orient, la lumière du bon Dieu, lumière matérielle, mais, plus encore, lumière surnaturelle qui doit les conduire au Messie.

Nous imaginons quels durent être leur joie et leur enthousiasme à répondre à l'appel ! Nous les voyons se concerter à la hâte, prendre leurs dispositions pour le long voyage, rassembler leurs serviteurs, donner les ordres nécessaires, réunir des provisions, organiser minutieusement la caravane. Ils tiennent conseil : on ne peut pas se présenter à un Roi si grand, si puissant, les mains vides ; il convient de lui offrir des présents. Mais lesquels?... Lesquels?... Il n'y a qu'à choisir ce que le pays produit de plus précieux. Il est Roi, cet Enfant : l'or est tout indiqué. Il est Dieu : l'encens brûlera à ses pieds. Il est homme : offrons-lui la myrrhe, qui s'emploie pour la sépulture des mortels. L'hommage ainsi sera complet, puisque seront reconnus son domaine universel sur toute créature, sa divinité, sa sainte humanité.

Quel bel acte de foi !

Ah ! cette foi va être mise à une rude épreuve !

En chemin, l'étoile, leur seul guide, disparaît. Les voilà, en pays inconnu, sans plus savoir où aller. D'autres se seraient découragés, auraient douté. Eux, ils ne se découragent ni ne doutent. Ils vont à Dieu : Dieu ne les abandonnera pas... Ils se renseigneront, voilà tout... On est certainement au courant dans Jérusalem. « Le Roi des Juifs vient de naître. » Ils vont se trouver au milieu d'un peuple en fête : ils n'auront qu'à arrêter le premier venu, trop heureux de les remettre sur la bonne voie et de les guider lui-même !

Ah ! bien oui !... Dans la ville, tout est d'un calme plat. Leur arrivée étonne. On se demande pourquoi de si grands personnages, une si belle et riche caravane viennent de si loin. « Le Roi des Juifs vient de naître » ? On se retient, par respect, de leur rire au nez. Tout de même, ça se saurait ! Et justement, ici, dans la capitale de son royaume, on ne sait rien de rien. Tout ce qu'on sait, plutôt, c'est que, au palais d'Hérode, il n'y a pas de nouveau-né !

Les Mages vont-ils se laisser déconcerter par cette ignorance ? Mais non ! « Ils ont vu l'étoile et ils sont venus. » Ils iront jusqu'au bout. Car, certainement, le Ciel ne les a pas trompés... Et, de fait, ils n'ont pas encore atteint le but ; il faut qu'ils aillent plus loin : à Bethléem. Tandis que les Juifs, indifférents, demeurent dans leur scepticisme (aucun d'eux ne s'offre à les accompagner), ils poursuivent leur route, guidés à nouveau — et c'est leur récompense — par l'étoile miraculeuse.

Ils approchent donc, heureux autant qu'on peut l'être. Ils sont persuadés qu'ils vont se trouver en face d'un petit enfant, oui, mais ils s'attendent, sans doute, à voir un enfant différent des autres, que tout distingue des autres et de qui rayonne une céleste majesté... Nous serait-il interdit de prêter aux Mages pareils sentiments ? Les Juifs, mieux instruits, qui étaient les gardiens authentiques de la *Promesse*, qui avaient et savaient les prophètes, persistaient bien à espérer, malgré tout, un Messie temporel qui, pour ainsi dire, tirerait le glaive contre les Romains et les chasserait de Jérusalem. Les Mages, qui n'étaient que des païens, habitués à voir le merveilleux partout, ne devaient-ils pas être convaincus qu'ils allaient, au bout de leur voyage, être en présence d'un Dieu facilement reconnaissable pour leurs regards humains ?

Ils vont au devant d'une nouvelle déception. Ce n'est pas au-dessus d'un palais ou d'un temple que se fixe l'étoile, mais au-dessus d'une maison quelconque, et pas la plus riche du village. Ils durent hésiter à entrer, croyant s'être trompés, et attendre un peu que l'astre reprît sa marche ! Ils ne tardèrent pas à se rendre compte, sans difficulté, que l'intérieur était digne de l'extérieur : il n'y a là rien d'un palais, non, ni d'un temple...

Et ce Dieu, qu'ils pensaient *voir* et reconnaître ? Ce petit Enfant, c'est un enfant comme les autres, absolument : rien ne l'en distingue...

Mais l'étoile s'est arrêtée là : donc, c'est là; donc, c'est Lui ! Ils n'en demandent pas davantage. Ils croient. Ils sont bien devant le Messie, Roi des rois, Dieu. Ils croient : ils se prosternent et ils adorent. Ils croient et ils offrent les présents qu'ils ont minutieusement choisis pour l'Etre unique qu'ils sont venus visiter...

Est-ce tout ? Pas encore ! Qu'apprennent-ils, une nuit, alors qu'ils s'apprêtent à s'en retourner? Sans même attendre qu'il ait grandi, on veut faire mourir ce petit Enfant. Du moins, il se défendra ? Il est le Tout-Puissant !... Non ; on compte sur eux, pauvres mortels, pour déjouer les plans d'un ennemi jaloux et cruel !... Mystère encore ! Ils ne comprennent pas ; mais, sans hésiter, sans murmurer, ils se soumettent ; ils garderont le secret et « s'en retourneront par un autre chemin ». Avec l'image très douce du petit Dieu couché dans un humble berceau, ils emporteront leur foi intacte au lointain pays d'Orient...

II

La leçon que nous donnent aujourd'hui les Mages est admirable, assurément. Mais ne nous contentons pas de l'admirer : efforçons-nous de l'imiter, maintenant et toujours !

Comme pour eux, il arrivera que notre foi sera mise à de rudes épreuves.

Nous avons eu le bonheur de recevoir une éducation chrétienne ; de ce fait, nous possédons des lumières qu'un si grand nombre n'ont pas, et nous devons en être reconnaissants à Dieu. Nous aurons moins de mérites que tant d'autres à résister aux assauts répétés de l'enfer. Car disons-nous bien ceci : de grands saints (sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, par exemple) ont subi de terribles tentations contre la foi. Il ne faudra pas nous étonner si ces tentations (qui ne sont pas des fautes), nous les connaissons à notre tour. Le démon, maintenant surtout, ne manque pas d'alliés, qui, de multiples manières, par l'école, par la presse, par la calomnie..., essaient d'arracher la foi des âmes, — et ils n'y réussissent que trop !

Les mêmes obstacles qui auraient pu arrêter les Mages, nous les rencontrerons sur notre route chrétienne, et sachons qu'ils en ont retenu plus d'un ! Combien qui ont perdu la foi à cause des mystères auxquels Dieu soumet notre intelligence, ou à cause de la souffrance qui leur semble incompatible avec la Bonté infinie, ou à cause des persécutions sans cesse renouvelées, endurées par l'Eglise du Christ !

Il leur a manqué à tous la simplicité et l'humilité des Mages. Eux, — nous venons de le voir, —

ni le mystère, ni la souffrance, ni la première persécution décidée contre le Verbe incarné ne les ont arrêtés. Ils ont suivi l'étoile jusqu'au bout ; ils s'en sont retournés dans leur pays en bénissant Dieu.

Qu'ils paraissent petits à côté d'eux, ceux que le mystère étonne ! Ne devrait-il pas plutôt les rassurer ? Leur raison serait donc plus à l'aise si Dieu leur était parfaitement compréhensible, si rien de sa nature ou rien de ses desseins ne leur était caché? Il est pourtant si simple, et beaucoup plus raisonnable, de se dire que l'intelligence humaine a forcément des limites, puisqu'elle est créée, que l'homme est trop loin de Dieu pour le comprendre, et que si nous pouvions le comprendre parfaitement, il ne serait pas l'Etre infini, il ne serait pas Dieu. En somme, grâce à la foi, nous sommes des privilégiés : la foi nous fait voir clair en une multitude de problèmes dont la raison humaine, même la plus éclairée, dont l'intelligence, même la plus vaste, ne peuvent fournir la solution...

Et la souffrance ? N'est-ce pas elle qui donne du prix à nos vies, puisqu'elle nous aide, si nous savons en profiter, à accumuler des mérites que nous serons heureux de retrouver là-haut ? N'est-ce pas elle qui nous fait songer au ciel ? Penserions-nous à nous en assurer la possession si nous avions, dès ici-bas, le paradis ?

La persécution infligée, ici ou là, presque perpétuellement à l'Eglise, c'est-à-dire, en définitive, au Christ, et les victoires apparentes de ses ennemis ? Mais ceux qui s'en scandalisent n'ont donc jamais lu l'Evangile ? Ce qui serait étonnant, c'est qu'il n'y eût pas de persécutions : elles sont, en effet, une des preuves de la véritable Eglise, car Notre-Seigneur les avait clairement annoncées à ses apôtres : « Ils m'ont persécuté ; ils vous persécuteront ! » Et s'il jugeait utile d'affirmer à Pierre que les puissances de l'enfer ne pourraient jamais rien contre elle, c'est que ces puissances se déchaîneraient pour essayer de « prévaloir ». Il n'est d'ailleurs que d'ouvrir les yeux : on ne s'explique, on ne peut s'expliquer que l'Eglise, à laquelle nous avons le bonheur d'appartenir, soit encore debout que parce que le bon Dieu est avec elle, comme il l'a promis, et la soutient.

* *

Chassons donc de nos âmes, je ne dis pas l'incrédulité (il n'y aura jamais d'incrédules parmi nous), mais le doute volontaire, qui les troublerait et leur enlèverait leur sérénité.

Laissons-nous, en tout, guider par la foi, malgré les difficultés qui peuvent surgir.

Marchons, sans nous arrêter, dans la voie que nous trace l'étoile de Vérité, avec autant de confiance que les Mages, qui disaient, en une touchante simplicité : « Nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus. » Ainsi soit-il.

XI

2e Dimanche après l'Epiphanie

LES RAISONS DU MIRACLE DE CANA

Mes frères,

La présence de Notre-Seigneur à un banquet nuptial apparaît dans sa vie comme un simple fait divers parmi tant d'autres circonstances beaucoup plus dignes de remarque, à notre point de vue. Il est même des esprits chagrins et à courte vue qui croient trouver là un sujet de scandale : ils estiment indigne du Christ d'avoir pris part à des noces.

L'Eglise en juge autrement, puisqu'après avoir fait de l'épisode des noces de Cana l'un des trois mystères honorés en la fête de l'Epiphanie, elle nous le rappelle encore dans l'évangile de ce dimanche. Des raisons de haute sagesse, en effet, justifient la démarche du Sauveur. Ce sont ces raisons que je vais vous exposer.

I

A l'avènement de Notre-Seigneur, la famille avait bien perdu de la grandeur que Dieu lui avait conférée à son origine. On ne l'en reconnaissait plus comme l'auteur, le législateur et aussi le gardien. Droits et devoirs y étaient méconnus. L'Homme-Dieu allait s'en faire le restaurateur.

D'autre part, l'Evangile devait promulguer sur les bases les plus larges le précepte de la charité entre tous les hommes déjà édicté sur le Sinaï. De cette charité, le Christ serait l'exemplaire le plus achevé, la personnification même. Or, une des formes de la charité, je dirais la plus élémentaire, c'est la politesse, l'observance de ce que l'on a convenu d'appeler les bienséances ou les convenances. Elle s'impose d'homme à homme, mais plus obligatoirement entre des membres d'une même famille, entre des proches. Cette vertu naturelle de politesse, d'urbanité, est, selon la belle expression de S. François de Sales, « la fine fleur de la charité. »

Si les époux de Cana étaient, comme il est vraisemblable, de la parenté de Jésus, si lui et sa Mère avaient été invités à célébrer leur union, pouvait-il, sans blesser les convenances, sans porter atteinte aux liens du sang, sans méconnaître les nobles sentiments de l'amitié, se dérober à cette invitation? On le verrait s'asseoir dans la suite à la table d'étrangers, voire même d'adversaires, et il aurait refusé de prendre place au banquet nuptial d'un de ses proches ? Elle était marquée ici pour celui qui allait être le modèle achevé de toutes les vertus, des vertus même familiales et sociales.

A elle seule, cette raison suffirait à justifier la conduite de Jésus. En voici une seconde non moins légitime.

II

Bien que depuis la déchéance originelle la terre soit devenue pour l'humanité un lieu d'exil, et la pénitence une des lois de notre vie présente, la religion n'interdit pas les joies innocentes et les divertissements honnêtes. L'Eglise, par ses fêtes, toutes chrétiennes il est vrai, qui jalonnent l'année liturgique, autorise ces diversions. Est-ce que la Providence, au surplus, même après avoir dit que « la terre porterait des épines et des ronces » (Gen., III, 18), ne lui a pas conservé sa riante parure de feuillages et de fleurs les plus variés qui réjouissent notre vue et agrémentent notre séjour ici-bas ?

Si donc, en assumant notre nature, Jésus entendait être « la voie » de tous les chrétiens, *ego sum via* (Jo., XVI, 6), c'est-à-dire l'exemplaire de toutes les conditions, même de la vie commune qui est celle de la multitude, il fallait qu'il s'adaptât à toutes ses aspirations légitimes, sous peine de passer aux yeux des générations futures pour n'être pas un homme comme nous. De même qu'il devait partager toutes les épreuves de l'humanité pour les sou-

lager, il devait aussi s'associer à toutes ses joies pour les sanctifier.

Or, Dieu a mis en nous le principe et le besoin de certaines détentes, de certaines fêtes du cœur, de certaines satisfactions. La place du Christ était dès lors, au moins une fois, au milieu de ces réjouissances qui, par tout pays et de tout temps, ont marqué la fondation d'un foyer. D'avance, il donnait un démenti à ceux qui devaient dans la suite condamner le mariage au nom de l'Evangile. Il savait bien qu'en mangeant et en buvant à ce festin, ou chez Mathieu le péager, ou chez Simon le pharisien, ou chez Zachée le publicain, il trouverait des détracteurs, — il l'a dit en propres termes ; — mais il savait aussi qu'à vivre en ascète, son Précurseur était qualifié de « démoniaque. » Il a consulté le plus grand bien de l'humanité, et il a jugé bon de sympathiser avec la joie, de se mêler au monde sans en être et de ne pas s'y comporter en morose. N'est-ce pas que nous l'aimons mieux ainsi ?

III

Mais cherchons encore plus haut le mobile qui a guidé l'Homme-Dieu dans la circonstance présente.

Il ne manque pas, dans la Bible, de symboles destinés à faire comprendre quelque chose de l'amour de Dieu pour les hommes et notamment l'union de l'Homme-Dieu avec son Eglise. Telle a été, pour n'en citer qu'un, la formation d'Eve tirée du flanc d'Adam durant son sommeil.

Le plus usuel et le plus expressif, c'est le mariage, cette institution divine, qui veut que « l'homme quitte son père et sa mère et s'attache à son épouse », qui fait de l'homme et de la femme ainsi unis « une dualité dans l'unité. »

En soi et en raison de son rôle dans l'économie providentielle, le mariage a été considéré dès l'origine comme une chose sainte et sacrée ; et chez la plupart des peuples, sinon chez tous, il a été entouré de solennité. N'est-ce pas un grand acte, comme Dieu l'a voulu, que de se donner mutuellement de corps et d'âme, d'esprit et de cœur, pour toujours, afin de fonder une famille et d'assurer ainsi la perpétuité de la race humaine et le recrutement des élus ?

De l'amour que suppose une telle union et qui en résulte, Jésus-Christ a fait l'image de celui qu'il porte à son Eglise. C'est lui-même qui s'est donné le titre d'*Epoux*, et c'est S. Paul, son interprète, qui appelle l'Eglise son « Epouse sainte, sans tache, immaculée. » (Eph., v, 27).

Eh bien ! ne convenait-il pas que Jésus honorât de sa présence l'union de l'homme et de la femme dont Dieu avait fait un signe mystérieux de sa propre vie, et consacrât par cette présence un amour qui est la figure du sien propre pour l'Eglise ?

IV

Voici enfin l'explication suprême.

Engagement contracté sous le regard de Dieu, sanctionné par lui, le mariage ne se différenciait, jusqu'à l'avènement du Christ, des autres contrats que par son objet et par ses effets. Il restait dans le domaine purement naturel. L'Homme-Dieu, « à qui le Père a donné tout pouvoir », avait résolu de l'élever à la dignité de sacrement, de l'introduire dans l'ordre surnaturel, d'en faire l'un des sept canaux de la Loi nouvelle, par lesquels la grâce irrigue les âmes et les rend capables des devoirs qui les attendent au cours de la vie.

C'est vrai, il suffisait d'un acte de sa volonté notifié à ses Apôtres, pour que le mariage revêtît après lui ce caractère surnaturel. Mais il était mieux encore de le lui communiquer par sa présence à une de ces unions. En y assistant, il la consacrerait, et en elle la consécration s'étendrait à toutes les unions chrétiennes qui seraient contractées jusqu'à la fin.

Des Pères de l'Eglise, parmi les plus doctes, ont pensé que le Christ à Cana avait opéré cette élévation du contrat matrimonial et ouvert par lui une nouvelle source de grâces. Ce mystère n'était-il pas symbolisé par le changement de l'eau, substance inférieure, en une substance plus précieuse, le vin, et cela en faveur des époux ?

Telles sont, il me semble, les raisons qui ont motivé la participation de Jésus aux noces de Cana. Loin que nous ayons à nous en étonner, nous ne saurions trop y reconnaître un des multiples témoignages de l'amour du Christ Jésus pour les hommes, louer la sagesse divine et bénir Dieu de ce bienfait. Ainsi soit-il.

CONFERENCES AUX MERES CHRETIENNES

VII

Pour l'Epiphanie

LA BEAUTÉ DE MARIE

I. La beauté de Marie. — L'enseignement des Pères et des Docteurs est unanime

II. Raisons de cette beauté. — *a)* Le mystère de l'Incarnation. *b)* N.-S. nous garantit la beauté de sa Mère. *c)* Elle est devenue mère dans le calme profond de sa nature immaculée.

III. Conséquence de cette beauté physique de la Sainte Vierge. — Elle était purifiante et sanctifiante.

IV. Conclusions. — 1° *Que devez-vous penser de la beauté et de la grâce de la jeune fille et de la femme ?* Se rappeler le paradis terrestre, les privilèges accompagnant l'état de justice originelle. — Depuis la chute, la beauté de la femme est pour les hommes un danger et une provocation au mal.

2° *Quel est votre devoir précis pour vos enfants quand vous les conduisez aux fêtes du monde ?* Surveillez vos filles. Veillez à leur toilette modeste. Ne les perdez jamais de vue. Faites un acte de foi aux dangers du monde. Ayez la confiance de vos enfants.

Epouses et mères chrétiennes,

Mon intention, ce matin, est de revenir sur ce beau mystère de l'Immaculée-Conception, surtout pour vous rappeler certains conseils très pratiques en ce moment de l'année où vous êtes exposées, vous et vos enfants, à prendre part aux soirées et aux fêtes du monde ; non que la chose soit défendue, mais parce qu'elle impose une ligne de conduite trop souvent oubliée.

Au jour de l'Immaculée-Conception, l'Eglise chante de la Sainte Vierge : « *Tota pulchra es, Maria, et macula non est in te !* » Elle est toute belle, Marie, parce qu'en son âme ne se trouve pas la tache du péché, et en particulier elle n'a pas la souillure originelle... (C'est pourquoi on intercale parfois le mot *originalis* dans ce texte de l'Ecriture : *Et macula originalis non est in te).*

Quelle est la beauté que chante la Sainte Eglise?

Il s'agit évidemment de la beauté de l'âme de la T. S. Vierge, mais on peut se demander si dans son extérieur, dans les lignes de son visage et dans la perfection de son corps, elle n'était pas toute belle, la plus belle des créatures, après l'humanité de Notre-Seigneur.

L'enseignement des Pères et des Docteurs est à peu près unanime sur ce point : Oui, physiquement, la Sainte Vierge était très belle, « *speciosa super omnes mulieres* », pleine de grâce, belle au-dessus de toutes les autres femmes. Permettez-moi de vous citer quelques paroles des Pères célébrant cette beauté de Marie ; je vous donnerai ensuite la raison et les conséquences de cette beauté ; et de ces réflexions nous arriverons à déduire ensemble quelques conclusions pratiques.

I. — *La beauté de Marie*

Dans un ouvrage attribué à S. Denis l'Aréopagite, il est rapporté que ce saint raconta qu'il avait contemplé « Marie, si majestueuse, si radieuse et si belle qu'il l'aurait prise pour la divinité même, s'il n'avait su, d'après S. Paul, que Dieu ne peut être vu par les yeux du corps. »

« Marie est le chef-d'œuvre de la nature et de la grâce », enseigne S. Jean Damascène.

« Elle est toute belle de corps, plus belle de cœur et d'esprit angélique dans sa chair et plus angélique dans son âme », ajoute un de ses disciples.

Et Suarez, ce théologien en qui, dit Bossuet, se résume toute l'école, Suarez déclare que « Marie, en son corps, fut accomplie en tous points dans la mesure et la proportion convenables, comme l'ont enseigné les Pères. »

On pourrait citer encore S. Ambroise et S. Bernard, et combien d'autres...

Quelques-uns s'étonnent que l'Esprit-Saint, qui insiste bien souvent sur la vanité de la beauté de la femme, prodigue des éloges à la beauté de certaines femmes de l'Ancien Testament, et semble se complaire à varier les expressions de ses louanges quand il parle, par exemple, de Rachel, de Rébecca, de Judith, d'Esther : « Elle était belle entre toutes... Elle était d'une élégance incroyable,... d'une grâce, d'une beauté incomparables... », et ils n'hésitent pas à dire que l'Esprit-Saint apercevait en elles comme une image et un reflet de la beauté de la T. S. Vierge.

II. — *Raisons de cette beauté*

Non seulement *ils constatent le fait,* mais ils en donnent *les raisons.*

a) La première est tirée du mystère de l'Incarnation. Nul doute que Dieu ait voulu donner à l'humanité sainte du Sauveur une incomparable beauté. Notre-Seigneur est le plus beau des enfants des hommes : « *Speciosus Filius hominis.* » Et cette beauté avait pour cause l'union de la divinité avec l'humanité. — Or, après Notre-Seigneur, quelle est la créature qui fut le plus unie à Dieu ? n'est-ce pas la T. S. Vierge ? Donc sa beauté a dû surpasser celle de toutes les autres femmes.

b) Les Pères ajoutent encore que *Notre-Seigneur,* le plus beau des enfants des hommes, *nous garantit la beauté de sa Mère.* Voyez ce qui se passe dans les familles ordinaires : les enfants ressemblent à leurs parents, tantôt on retrouve les traits de leur mère, tantôt ceux de leur père, quelquefois quelque chose de l'un et de l'autre.

Notre-Seigneur ne pouvait tenir que de sa Mère, n'ayant pas eu de Père selon la nature humaine.

c) De plus, Marie est devenue Mère *dans le calme profond de sa nature immaculée.* Aucun trouble de la sensibilité, aucun de ces écarts d'imagination qui échappent au domaine du libre vouloir, aucun souffle du dehors n'est venu se mêler à la virginale transmission de sa nature pour en altérer le caractère.

III. — *Conséquence de cette beauté*

Quelle fut la conséquence de cette beauté physique, véritable fruit de la grâce ?

C'est que, si éclatante qu'elle fût, *cette beauté corporelle était purifiante et sanctifiante.* Si nous voyons certains saints imposer en quelque sorte la vertu rien que par leur présence, que doit-il en être de Marie ? Elle ne paraissait dans son incomparable beauté que pour écarter toute pensée du mal ; on ne la voyait que pour être pressé de devenir meilleur, et c'est, pour le dire en passant, ce qui fournit la seule explication acceptable du trouble de S. Joseph lorsqu'il s'aperçut du mystère qui s'accomplissait en sa très chaste Epouse : pas un instant il ne douta de sa vertu et de son innocence, et, parce qu'il savait que pour tous elle était provocatrice de bien, il ne craignait aucun malheur pour elle; mais comme il était juste, c'est la parole de l'Ecriture, « *erat vir justus* », l'état mystérieux dont il était témoin lui traça sa ligne de conduite. Il résolut de se retirer en secret, sans rien trahir des merveilles de Dieu, car sa conscience lui défendait d'accepter aux yeux des hommes les devoirs, les droits et les joies d'un père sur un enfant qui n'était pas le sien. — Vous savez, Mesdames, le récit de l'Evangile : un ange vint le rassurer et lui dire que ces droits de père, Dieu les lui confiait en lui imposant les devoirs. Et Dieu créa directement dans l'âme de S. Joseph ce cœur de père que les hommes tiennent ordinairement de la nature, et ce cœur de père créé directement par Dieu lui-même donna à S. Joseph une paternité plus haute et plus sublime que celle que lui aurait donnée la nature.

IV. — *Conclusions*

Mais il est temps, Mesdames, *d'arriver aux conclusions* que vous devez tirer de ces réflexions.

1° *Que devez-vous penser de la beauté et de la grâce de la jeune fille et de la femme,* tant que cette dernière est en âge de porter sur son front la couronne de la maternité ?

Pour mettre en lumière la conduite pratique, il faut toujours revenir au Paradis terrestre, à nos premiers parents. Sans aucun doute, leurs corps formés directement par Dieu ont été les plus beaux corps qui aient jamais existé (l'humanité sainte du Sauveur et le corps de la Sainte Vierge restant toujours en dehors de toute comparaison). Aucune faute n'avait imprimé sur eux une tare ou un vestige fatal, et de plus, par privilège, ces corps étaient si complètement sous la dépendance de l'âme qu'il était impossible de les regarder, de les contempler sans remonter immédiatement à l'esprit qui les animait... et cet esprit faisait pressentir la Divinité.

Si vous voulez une comparaison : comme le mot éveille spontanément l'idée qu'il exprime, ainsi le corps de nos premiers parents éveillait spontanément

la pensée de leur âme (c'était un privilège, puisque du fait de la nature de son corps, en tout semblable à l'animal, l'homme devait en avoir et en sentir les tendances et les instincts). Donc rien d'en-bas, rien d'inférieur ne les attirait. Ils n'étaient émus et entraînés que par l'âme, laquelle n'était mue que par la volonté de Dieu.

Satan intervient : il fait miroiter aux yeux d'Eve une ressemblance plus grande avec la beauté de Dieu. Etre belle, tout de suite, de la beauté divine !... Etre semblable à Dieu... Un mouvement d'orgueil... Eve s'y arrête, s'y complaît... Elle a péché. Et instantanément elle perd ses privilèges... Ses sens ne lui sont plus soumis... Elle regarde le fruit défendu, et pour la première fois elle en pressent la jouissance. Ayant perdu la grâce par sa faute d'orgueil, elle ne peut résister à l'entraînement de ses sens : elle mange du fruit et elle en offre à Adam qui en mange comme elle.

L'état de grâce disparu, *les privilèges s'en vont aussi,* et Adam et Eve, sentant leur nature animale avec ses instincts et ses tendances, rougissent d'eux-mêmes... Ils ont honte et *cherchent à cacher leur nudité,* qui jamais auparavant ne les avait troublés et n'avait éveillé ce nouveau *sentiment de la pudeur* qui est à la fois comme un premier châtiment et comme un souvenir d'une ancienne grandeur... Comment autrefois auraient-ils rougi de ce corps qui ne faisait penser qu'à ce qui en faisait la gloire, l'âme spirituelle et immortelle ?

Ce sentiment de pudeur, Dieu l'approuva et donna lui-même un vêtement à nos premiers parents.

Or, *depuis ce jour lamentable,* le plus triste jour de l'histoire du monde, *la beauté de la jeune fille et de la femme ne semble plus faite que pour exciter les passions* contre lesquelles nous mettent en garde le 6e et le 9e commandement. Presque toujours, *la beauté de la femme est, pour les hommes, un danger, une provocation au mal...* Ils pensent à la jouissance que ces corps peuvent donner comme, en passant devant une pâtisserie, on pense au plaisir que pourraient offrir les gâteaux ; mais avec cette différence que la jouissance défendue par le 6e et le 9e commandement est beaucoup plus forte, donc plus dangereuse, parce qu'elle est destinée, dans l'ordre établi par Dieu, à aider le devoir social qui est le bien de l'espèce, la propagation du genre humain.

Hélas ! Mesdames, vous savez ce qu'il en est de ce devoir. La raison criminelle de l'homme s'est ingéniée pour dire à Dieu : « Oui, la jouissance je la prendrai, mais je rejetterai le devoir qui y est lié, les ennuis qui en découlent, la gêne qu'il impose. » — Ce besoin de jouissance explique l'effrayante dégradation de la femme chez les peuples les plus civilisés de l'antiquité, les Grecs et les Romains : la femme n'y était plus qu'un instrument de jouissance, qu'on prenait ou qu'on repoussait à volonté. Là où le christianisme n'est pas prêché, c'est encore la même situation, et dans nos pays, hélas ! la loi du divorce et la réclamation de l'union libre ravaleront complètement l'homme au rang de l'animal sans raison et ne feront que faciliter les passions.

2° *Quel est donc votre devoir précis,* Mesdames ? — Il faut *veiller sur vos filles et les surveiller.* Sans doute, le corps exige des soins, soins d'hygiène, de propreté ; mais toutes ces inventions pour essayer de l'embellir, ces toilettes qui n'ont d'autre but que de le mettre en valeur et d'attirer les regards, *cela* est un désordre, c'est un manque de respect, un oubli de sa dignité... Une jeune fille ou une femme qui ont le désir qu'on s'arrête d'abord à leur corps pour l'admirer, alors que le corps est fait pour servir et montrer l'âme, cette femme et cette jeune fille font *une véritable profanation* de ce corps, qui depuis leur baptême était devenu le temple du Saint-Esprit.

Toute femme et toute jeune fille qui a le sens de sa dignité humaine, du fait de son âme, le sens de sa dignité de chrétienne, du fait de son baptême, doit, quand elle fréquente le monde, *se tenir sur ses gardes,* veiller sur sa tenue, son maintien, ses paroles, ses gestes, sachant que sans cette modestie qui impose le respect en rappelant Dieu à tous, elle est exposée à éveiller ou à exciter les passions.

Surveillez donc vos filles, *ne les perdez jamais de vue.* Apprenez-leur à ne pas exagérer les soucis et les détails de leur toilette... Croyez-vous vraiment que les vêtements actuels répondent au but du Créateur ?

Mais je vous entends me dire : « Nos filles ne nous écoutent pas ! » — Hélas ! A qui la faute ? Si dès leur plus tendre enfance vous aviez su imposer l'obéissance, non par un commandement dans un premier mouvement de colère, pour satisfaire un de vos caprices ou votre vanité, mais toujours *dans la possession de vous-même ;* si vous l'aviez imposée non pas avec des promesses de récompense ou des menaces de châtiment, mais surtout *par la grande pensée de Dieu,* de telle sorte que l'enfant songe moins à votre autorité maternelle qu'à celle de Dieu, vous auriez donné *le vrai sens de l'autorité* à vos filles, et aujourd'hui elles seraient plus soumises, plus déférentes avec leur mère.

Pour terminer, je résume ici vos devoirs, épouses et mères chrétiennes :

D'abord, si vous êtes *obligées* de conduire vos filles dans le monde, ne les perdez jamais de vue. Elles sont parfois très jeunes, très innocentes, et ne se doutent pas des dangers auxquels elles sont exposées ou auxquels elles peuvent exposer les autres... Les salons séparés pour jeunes gens et jeunes filles, alors que les parents sont relégués ailleurs, sont une invention diabolique,... une aberration des pères et des mères de famille...

En second lieu, Mesdames, *faites un acte de foi aux dangers du monde.* Vous ne les voyez pas, c'est possible ; mais ils existent, c'est certain, puisque Notre-Seigneur l'a dit. Redites ce que vous chantez devant la Sainte Hostie : « *Præstet fides supplementum...* » Que la foi ajoute son supplément divin à ma pauvre raison humaine pour croire, malgré les apparences peut-être, au danger certain du monde et de ses fêtes... Si vos enfants couraient, pour la santé de leurs corps, les dangers que courent leurs âmes dans toutes ces réunions, jamais vous ne voudriez les y conduire... Leur âme vaut-elle plus ou moins que leur corps ?

Enfin, tâchez de conquérir la confiance de vos enfants... Qu'elles vous tiennent au courant des mille détails dont leur simplicité ne soupçonne pas le danger, afin de pouvoir toujours les guider et les éclairer.

Vous avez trouvé souvent que le Pape et les évêques exagéraient leurs graves avertissements... Permettez-moi de vous lire quelques lignes assez significatives du *Messager du Sacré-Cœur :*

« Le 15 septembre 1925, le ministre de l'Instruction publique à Pékin essaya de réagir contre la passion des

étudiantes pour les modes nouvelles... Il édicta un règlement très sage sur les toilettes. Pas tant d'étoffes voyantes ; des coupes moins bizarres, des robes moins ouvertes, moins courtes. Les manches doivent descendre jusqu'aux poignets et les jupes jusqu'aux pieds. Le gouverneur actuel du Tcheli vient d'interdire aux femmes de sa province de se couper les cheveux. Défense d'admettre, dans les écoles, les étudiantes à cheveux courts. Il faut respecter les coutumes anciennes. Les pères de famille sont responsables... Tout cela est-il exécuté ? C'est une autre affaire. Au moins le bon sens a parlé [1]. »

Pour vous, Mesdames, je voudrais que ce fût non seulement le *bon sens* qui parlât, mais plus encore le *sens chrétien*, et que dociles à la voix de l'Eglise qui ne cesse de vous rappeler vos responsabilités maternelles, vous veilliez sur l'âme de vos enfants, sur leur innocence qui est leur plus grande beauté parce qu'elle permet à Dieu de resplendir sur leur visage. Ainsi soit-il.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

Pour une Réunion d'anciennes élèves

LA FEMME CHRÉTIENNE ET L'ORDRE NOUVEAU

Mesdames,

Que d'événements se sont écoulés depuis notre réunion de l'an dernier, ici même, dans ce cénacle toujours si accueillant, toujours si bienfaisant pour vos âmes ! Une expérience sans précédent s'est accomplie chez nous et elle a abouti à la création d'un ordre nouveau : cet ordre nous donnera-t-il la paix sociale à laquelle nous aspirons tous, ou verrons-nous se perpétuer ou même s'aggraver les conflits de tous genres qui troublent si profondément notre vie nationale ? C'est le secret de demain. Pour le présent, une seule chose doit nous préoccuper : quelle doit être l'attitude d'une chrétienne en face de cet ordre nouveau, qu'il sera bien difficile de réviser, même dans ses exagérations les plus évidentes, et dont il faudra s'accommoder coûte que coûte?

Devons-nous, sous le prétexte que les avantages concédés à la classe ouvrière ont été obtenus trop souvent par la violence, au mépris des lois existantes et de droits parfois incontestables, essayer de reprendre dans le détail ce qui a été accordé en une nuit fameuse, sous la pression de menaces administratives, s'autorisant de l'intérêt national ? et, comme conséquence, convient-il de blâmer sans discernement tous et chacun des ouvriers ? La première attitude, d'ailleurs inopérante et vouée à l'échec, serait singulièrement maladroite ; la seconde ne serait même pas chrétienne.

Faut-il alors passer notre temps à gémir sur un passé disparu et être autour de nous de ces semeurs de paniques, capables de paralyser les plus belles énergies et de rendre stériles les efforts les plus méritoires ? Cette attitude, inspirée trop souvent par des soucis personnels, ne peut pas être celle de celui qui considère comme son Père le Dieu qui règne dans les cieux, se souciant du moindre passereau et du lis des champs.

En présence des événements qui se sont déroulés et qui se déroulent, la seule attitude qui convienne à une âme chrétienne est celle-là même qu'énonçait, en décembre 1936, Sa Sainteté Pie XI devant Son Eminence le cardinal Verdier.

« Je remercie Dieu tous les jours, disait-il, de me faire vivre dans les conjonctures actuelles. Cette crise si profonde, si universelle, est unique dans l'histoire du monde : on doit être fier d'être témoin et, dans une certaine mesure, acteur dans ce drame grandiose. Le mal et le bien sont aux prises dans un duel gigantesque. Nul n'a le droit d'être médiocre à l'heure actuelle. Et j'ai la certitude que de ce bouillonnement formidable, notre Eglise sortira plus belle encore et mieux adaptée aux besoins contemporains. »

A une condition toutefois, me permettrai-je, Mesdames, d'ajouter : c'est que nous comprenions bien notre rôle et que nous accomplissions tout notre devoir dans cette chrétienté nouvelle qui s'élabore.

Pour cela, qu'avons-nous à faire ?

I

Nous devons tout d'abord examiner les raisons profondes du malaise actuel, pour en bien comprendre les causes.

Ces raisons sont :

1° Le libéralisme économique qui a frayé la voie au socialisme, puis au communisme.

En quoi consiste donc ce libéralisme économique? A produire le plus possible, au prix le plus bas, pour réaliser le maximum de profit. Sous un tel régime joue seule la loi d'airain de l'offre et de la demande, non seulement pour les matières premières et les produits manufacturés, mais aussi, hélas ! pour les salaires. Et il en est résulté un développement du machinisme générateur de chômage, un asservissement de l'homme à la machine, des salaires très insuffisants, le recours à la main-d'œuvre féminine, jetant à l'usine la jeune fille et la mère de famille, au risque de détruire ainsi l'esprit et la vie de famille et de compromettre la stabilité des foyers.

Et si certains patrons se préoccupèrent dans diverses régions : le Nord, l'Est, le Lyonnais, etc., de construire des églises, de soutenir des écoles, d'aménager des œuvres sociales autour de leurs usines, d'autres entreprises, celles surtout qui étaient sous la forme de sociétés anonymes, n'eurent trop souvent en vue que le gain, et elles se soucièrent bien peu de la condition matérielle et morale de ceux qui, pour une part importante, le leur procuraient.

Et même là où l'on multiplia les œuvres sociales, on dut, en raison de la concurrence économique, accorder, sous le couvert de la charité, des compensations qui parfois étaient dues en stricte justice. Qui ne se rappellerait à ce propos la phrase fameuse de l'illustre archevêque de Cambrai, Mgr Delamaire : « Je préfère mille francs en juste salaire à cent mille francs en charités ! »

2° Le manque de docilité de trop nombreux catholiques aux directions pontificales. « *Rerum Novarum* » et, il y a seulement sept ans, « *Quadragesimo anno* », n'ont pas été accueillies chez nous avec la docilité confiante que tout catholique doit consentir aux enseignements du Souverain Pontife. Ces encycliques réclamaient pour l'ouvrier un salaire vital, qui soit familial ; elles lui reconnaissaient le droit syndical. Sous l'impulsion de Rome, avec le concours bienveillant et sous la surveillance de nos Evêques, des syndicats chrétiens furent constitués.

[1] N° de janvier 1928, article du P. Brou.

Or, n'a-t-on pas vu des patrons catholiques refuser de traiter avec eux, alors qu'ils réservaient le meilleur accueil aux syndicats cégétistes, leur donnant ainsi, dès avant les événements de juin 1936, un moyen efficace de faire pression sur l'ouvrier chrétien indécis ou peureux, pour le faire s'agréger à une organisation syndicale que l'Eglise avait condamnée et qu'elle condamnera toujours, parce qu'elle préconise la lutte des classes et fait sans cesse appel à la haine et à l'envie, au lieu de s'autoriser de la justice pour réclamer son dû et de la charité pour améliorer les rapports entre patrons et ouvriers et apaiser les conflits sociaux, douloureux pour tous, préjudiciables à tous ?

Et même à l'heure où je parle, malgré la leçon pourtant éloquente de faits tout récents, alors que nous n'avons échappé que de justesse à la révolution en juin et en septembre-octobre 1936, ne voit-on pas surgir des oppositions sourdes ou déclarées à l'organisation chrétienne du monde du travail, pour laquelle se dépensent des militants laïcs, des prêtres, dont le dévouement à la cause ouvrière est au-dessus de tout éloge, fait grand honneur à l'Eglise qui l'inspire et lui conquiert des sympathies dans le monde des indifférents ou des incroyants ?

3o La propagande communiste : il faut en tenir grand compte ; elle se fait de mille manières, par le tract, la revue, le journal, le cinéma, le théâtre, la radio ; elle dispose de moyens financiers énormes, de dévouements disciplinés ; elle est dirigée d'un centre unique ; elle sait au besoin voiler momentanément ses théories les plus radicales, tendre à l'occasion la main aux catholiques ; et hélas ! sans les directives si nettes de Rome, il y en eût peut-être eu parmi nous qui se seraient laissés influencer par ce geste de la main tendue.

II

Si telles sont les raisons du mal, comment l'enrayer ?

En plaçant ses espoirs dans le succès de tel ou tel groupement politique ? Certes, je ne voudrais pas décourager les bonnes volontés qui se dépensent avec une louable abnégation pour lutter contre le communisme et le socialisme en s'efforçant de dessiller les yeux des électeurs abusés ; mais je crains fort que les succès ainsi obtenus ne soient à la merci des événements du jour, intérieurs ou extérieurs, et n'aient pas cette stabilité qui peut seule assurer la prospérité d'un pays. Pour guérir chez nous un mal aussi profond que celui dont nous souffrons, c'est toute une mentalité chrétienne qu'il faut refaire au point de vue social chez les patrons et chez les ouvriers, et j'ai plus confiance pour y parvenir dans nos mouvements spécialisés de jeunesse, dans nos cercles d'études de patrons chrétiens, s'efforçant de suivre les directives de l'Eglise, que je n'en puis avoir dans des groupements politiques, quelle que soit la valeur morale du chef dont ils relèvent.

Récemment, d'ailleurs, dans son Encyclique sur le communisme, le Souverain Pontife nous a indiqué la marche à suivre ; pour être pleinement docile à ses directives, il faut :

a) Nous pénétrer du droit absolu qu'a l'Eglise d'intervenir dans les questions sociales ;

b) Connaître la doctrine sociale de l'Eglise.

Que le droit de l'Eglise à intervenir dans les questions sociales ait été maintes fois méconnu dans le passé et le soit encore parfois dans le présent, il n'est pour nous en convaincre qu'à considérer la lenteur avec laquelle les encycliques pontificales ont été mises en pratique dans nos milieux catholiques. « *Rerum Novarum* » est de 1891 ! ! !... Il n'en eût pas été ainsi si ces encycliques avaient trouvé chez nous un terrain mieux préparé, des esprits et des cœurs plus dociles.

Or, qu'on ne l'oublie pas : l'homme vient de Dieu et il va à Dieu ; par son baptême, il est l'enfant de l'Eglise. Etre moral et non vulgaire machine, il a droit au respect de sa dignité, de sa conscience, de sa liberté ; il a droit, le jour où il a atteint sa maturité, de fonder un foyer et de pouvoir le faire vivre honnêtement. La société est faite pour lui et non lui pour la société et, par conséquent, cette société doit être organisée pour assurer le plein épanouissement de sa personnalité et lui permettre d'atteindre sur terre toute la félicité à laquelle peut légitimement aspirer tout être humain. Qui oserait nier que sur toutes ces exigences essentielles à l'avenir surnaturel de l'homme et à la constitution normale des sociétés, l'Eglise n'ait pas son mot à dire ?

La propriété privée, reconnue par le droit naturel, défendue par l'Eglise, n'a pas seulement un caractère purement individuel ; elle a aussi une fonction sociale à remplir ; à côté du nécessaire ou de l'utile, suivant les charges et la situation sociale ou économique, il y a le superflu et l'Eglise est qualifiée pour nous dire ce qu'il convient d'en faire.

Enfin, l'ouvrier, qui doit être selon l'organisation chrétienne du travail un véritable collaborateur, a droit *en stricte justice* à un salaire suffisant pour le faire vivre lui et sa famille : l'Eglise, au nom de Dieu, est là pour nous le rappeler.

Et si, sur tous ces points, qui relèvent ou de la loi naturelle ou du Décalogue, l'Eglise ne nous avait pas fait connaître clairement sa pensée, elle aurait failli à sa mission. Qu'on ne vienne donc pas nous dire que le domaine économique et social lui échappe ; ce domaine se présente toujours avec un caractère moral par lequel il relève de son enseignement.

C'est même l'Eglise seule qui a, dans sa doctrine sociale, le remède qui convient à nos maux actuels ; c'est elle qui possède les seuls moyens efficaces pour les conjurer.

III

Et voici, en vue d'écarter les maux présents et de les surmonter, les devoirs que nous dicte, à l'heure actuelle, le Souverain Pontife, Sa Sainteté Pie XI :

1o Nous renouveler dans la vie chrétienne et dans l'esprit chrétien.

Il faut pour cela organiser notre vie privée et notre vie publique selon les principes de l'Evangile ; il ne doit plus y avoir de discontinuité ou d'incohérence dans notre vie, ni non plus de sectionnement. Il ne suffit pas d'être chrétien dans sa vie privée, dans l'intimité de son foyer ; il faut l'être aussi dans sa vie politique, industrielle, commerciale ; sinon, en foulant aux pieds les exigences de la justice ou celles de la charité, on risque de scandaliser et de faire grand tort, dans l'esprit des indifférents ou des incroyants, à cet Evangile dont nous nous réclamons.

Par conséquent, afin de mettre en pratique la doctrine sociale de l'Eglise, il faut s'en pénétrer en l'étudiant dans les documents pontificaux. Ainsi, nous pourrons participer nous aussi à ce renouveau de vie religieuse si bien commencé chez les jeunes et si pro-

metteur pour l'avenir. Plus de cette religion de façade, de convenance, mais une foi vive et éclairée qui mette l'Evangile dans toute notre vie.

2° Nous détacher des biens de la terre. *Beati pauperes !* Ce fut la première béatitude prononcée par Jésus ; elle est pour tous, pour le pauvre comme pour le riche. Le but de la vie présente, c'est de gagner notre ciel. Si nous possédons les biens de la terre, si nous en poursuivons l'acquisition, nous devons veiller à ne pas y attacher notre cœur. Le riche est l'économe de la Providence ; il administre une fortune dont il aura un jour à rendre compte au Seigneur. S'il peut se donner le bien-être et le confort qui sont en harmonie avec sa condition sociale et les exigences de son rang, il doit, de son superflu, faire profiter le pauvre, son frère en J.-C., il doit favoriser les bonnes œuvres et éviter de gaspiller en divertissements futiles ou en plaisirs coupables un argent qui est si nécessaire ou si utile à d'autres.

3° Pratiquer à l'égard de l'ouvrier la stricte justice.

Ne jamais perdre de vue que l'ouvrier a un droit absolu à un salaire convenable et juste, et ne pas substituer aux obligations de justice des libéralités consenties au nom de la charité. Rappelons-nous que les bas salaires, même accompagnés de charités, ont contribué à ébranler dans certains milieux la confiance des travailleurs dans l'Evangile apporté au monde par le Christ.

Observons non moins scrupuleusement la justice sociale. C'est elle qui fixe les droits et les devoirs des ouvriers et des patrons : liberté syndicale, contrat collectif, assurances sociales, caisses de compensation, allocations familiales, etc., etc. Sous ce dernier rapport, les patrons de notre région du Nord ont devancé d'eux-mêmes, depuis longtemps, la loi récemment votée et il n'est pas mauvais de signaler qu'une loi sur la conciliation et l'arbitrage était déposée par les catholiques le 16 juin 1887 et qu'un projet d'organisation professionnelle était déposé par eux en 1906. Mais les majorités parlementaires d'alors ont toujours reculé devant certaines réformes ; elles ne s'y sont pliées, il y a un an, que sous la pression des communistes et des socialistes.

A cette organisation professionnelle, il faut travailler désormais avec ardeur, en respectant la propriété, les droits légitimement acquis, la hiérarchie des valeurs et des compétences, en tenant compte des besoins et des nécessités régionales, des circonstances économiques, afin d'établir par la collaboration de tous à tous les degrés, et non par la lutte des classes, un ordre social chrétien.

4° Pratiquer la charité chrétienne.

C'est ce commandement nouveau tombé des lèvres du divin Maître : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés », qui transforma et régénéra le monde ancien ; c'est encore lui, s'il est mis en pratique par tous, qui pansera les plaies de notre monde moderne, à la condition que la charité évite toute ostentation et tout air de protection. Les premiers chrétiens s'imposèrent à l'attention de leurs anciens coreligionnaires juifs par l'amour qu'ils avaient les uns pour les autres. « Voyez comme ils s'aiment ! » Le maître vit dans l'esclave son frère en Jésus-Christ, et le lien surnaturel d'une même vie de la grâce fit tomber peu à peu des barrières que le paganisme jugeait infranchissables ; il faut de nos jours intensifier plus encore, chacun dans notre milieu, cette pratique constante de la charité, voir dans le domestique et dans l'ouvrier un frère dont on s'efforcera d'améliorer le sort dans toute la mesure compatible avec les exigences de la situation économique.

Le Souverain Pontife compte pour une pareille tâche sur tous et chacun d'entre nous.

Fort de sa foi en Dieu, conscient des ressources inépuisables de l'Eglise, convaincu que les catholiques du monde entier, et ceux de France tout spécialement, ne se refuseront pas à la tâche régénératrice à laquelle il nous convie, Pie XI disait à ceux qui croyaient tout perdu : « Le moment où nous sommes, bien que nous ne puissions pas ne pas savoir tout ce qu'il a de trouble et de dangereux, nous nous obstinons à le considérer comme plein de promesses. »

Si l'espoir de Sa Sainteté venait à être démenti par les faits, ce n'est pas Elle qui aurait eu tort de rester optimiste jusqu'au bout ; c'est nous qui serions coupables, et gravement, d'avoir fait échouer ses magnifiques consignes de salut, en n'apportant pas assez de docilité pour leur obéir, en ne mettant pas assez d'empressement à les exécuter.

POUS PRECHER SUR L'HISTOIRE SAINTE

XVIII

LE 2e LIVRE DES ROIS

Le second livre des Rois continue sans transition l'histoire de David. Jusqu'ici, nous avons vu ce jeune homme, que Dieu avait marqué pour de grandes choses, traîner une existence misérable, à cause de la haine du roi Saül. Maintenant, la mort de son persécuteur va permettre au banni de rentrer fièrement dans sa patrie, qui connaît déjà la gloire de ses armes, et d'y jouer le rôle de premier plan qui lui avait été dévolu par l'onction royale autrefois reçue en secret des mains du prophète Samuel.

I

Pendant que l'armée d'Israël se faisait écraser à Gelboë par les Philistins, David, à la tête de ses partisans, remportait sur les Amalécites une glorieuse et fructueuse victoire. Il venait de rentrer dans sa demeure provisoire de Siceleg, lorsqu'un messager lui apprit la déroute de ses compatriotes, avec la mort de Saül et de Jonathas. Oublieux des anciennes injures, David prit aussitôt le deuil et composa sur les disparus une touchante élégie.

Mais son affliction ne l'empêcha pas de songer aux perspectives nouvelles qui se dessinaient en sa faveur. Sous l'inspiration du Seigneur, il se rendit dans la ville juive d'Hébron, avec ses deux épouses : Achinoam et Abigaïl. Le choix de cette cité était particulièrement heureux, car David y comptait de nombreux amis. Et de fait, à peine y fut-il installé, que les hommes de la tribu de Juda lui offrirent le sceptre. Ils procédèrent à une nouvelle consécration du souverain et installèrent auprès d'eux les soldats que le prince avait amenés avec lui.

Il va sans dire que cet avènement imprévu ne faisait l'affaire ni de la famille de Saül ni des courtisans attachés à sa fortune. Un général de l'ancien roi, nommé Abner, organisa la résistance. Il fit monter sur le trône Isboseth, le quatrième fils de Saül, qui d'ailleurs ne devait être entre ses mains

qu'un instrument docile, et établit son autorité sur Galaad, Gessuri, Jezraël, Ephraïm, Benjamin, en un mot sur l'ensemble des tribus d'Israël ; tandis que David n'était reconnu que par la maison de Juda.

Joab, fils de Sarnia, fit marcher contre ces adversaires les troupes de David et l'on convint d'une rencontre qui mettrait aux prises douze jeunes gens de chaque parti. Ces vingt-quatre vaillants restèrent sur le terrain, mais la bataille devint alors générale et Abner fut défait avec les troupes d'Isboseth.

La guerre civile se prolongea longtemps. Mais peu à peu le jeune roi de Juda gagnait du terrain, et il devenait visible que, tôt ou tard, la victoire définitive devait lui revenir. Sur ces entrefaites, son concurrent eut la malencontreuse idée d'adresser des reproches à son général Abner sur un sujet assez délicat. Outré, Abner reprocha vivement à Isboseth ce qu'il considérait comme une ingratitude envers lui, après tant de services rendus, et ne songea plus qu'à faire sa paix avec David, qui accepta volontiers cette alliance inespérée. Isboseth, de plus en plus affaibli, essaya de se concilier les bonnes grâces de son rival, en lui restituant sur son désir sa première épouse, Michol, fille de Saül, qui lui avait été enlevée lorsqu'il avait dû s'enfuir de la cour. Mais la haine d'Abner ne désarmait pas et quand ce soldat ne pouvait recourir aux armes, il se servait de son éloquence pour rallier à la cause de son nouveau maître soit les anciens d'Israël, soit les membres de la tribu de Benjamin.

Mais l'un des généraux qui avaient été le plus anciennement fidèles à David ne put voir cette nouvelle attitude d'Abner sans une méfiance où il entrait peut-être un peu de jalousie. Cet officier, Joab, avait d'ailleurs à satisfaire une vieille haine contre Abner à cause du meurtre de son frère Asaël, et il assassina traîtreusement son ennemi. Le roi de Juda se désolidarisa de son serviteur coupable, et tint à conduire lui-même le deuil du transfuge qui s'était mis sous ses ordres.

Mais la mort d'Abner acheva d'ébranler le parti d'Isboseth, qui avait toujours espéré son retour. Du découragement on passa à des idées de complot. Bientôt le fils de Saül fut trouvé assassiné dans sa maison et ses meurtriers crurent habile d'aller à Hébron pour y apporter sa tête à David. Ils se trompaient : le roi qui avait respecté, malgré tous ses griefs, la dignité royale dans la personne de Saül ne crut pas devoir laisser impuni le crime accompli sur le fils de son persécuteur. Il fit exécuter les coupables et assura une sépulture honorable à la tête de son rival malheureux.

II

La mort d'Isboseth, en supprimant le seul concurrent de David, avait comme conséquence naturelle de rétablir l'unité et la paix dans toute la Palestine. Toutes les tribus s'assemblèrent à Hébron pour se soumettre au nouveau prince, dont elles connaissaient d'ailleurs, depuis longtemps, le courage. Les anciens les accompagnaient, et pour qu'aucun doute ne pût subsister sur la légitimité du prince, celui-ci reçut l'onction de l'huile sainte pour la troisième fois. Il avait alors une trentaine d'années; son autorité à Hébron durait déjà depuis sept ans et demi, et son règne devait se prolonger encore pendant quarante ans.

Son premier souci fut d'assurer au royaume une capitale digne de lui. La ville de Jérusalem était tout indiquée pour cela, mais la citadelle qui la dominait était encore occupée par des Jébuséens, descendants de Chanaan. David y mit le siège, s'en empara, la fit entourer de fortifications nouvelles et y établit sa résidence.

Sa gloire fut alors considérable. Hiram, roi de Tyr, lui envoya des ambassadeurs et des offrandes; deux guerres successives contre les Philistins furent couronnées d'éclatants succès, et le roi, pour marquer sa reconnaissance au Très-Haut, décida de faire transporter l'Arche d'alliance sur le mont Sion, au centre de la patrie raffermie et triomphante. Cette translation s'opéra avec une magnificence solennelle. L'Arche, qui se trouvait alors à Cariathiarim, fut conduite d'abord jusqu'à la maison d'Obededom, escortée par le prince et un immense concours de peuple, car Oza, ayant porté imprudemment la main pour la soutenir, fut frappé de mort et ce châtiment effraya David qui craignit de la recevoir chez lui à Sion. Ce ne fut qu'au bout de trois mois qu'au son des trompettes et parmi les cantiques d'actions de grâces elle entra enfin dans la Ville sainte, où l'on offrit à cette occasion des holocaustes et des sacrifices de toutes sortes. Le prophète Nathan fut alors chargé par Dieu de bénir le roi, d'annoncer la perpétuité de sa dynastie jusqu'au Messie et de lui prédire de nouveaux bonheurs.

De nouvelles guerres contre les Philistins, les Moabites, le roi de Soba et d'autres princes accrurent encore la puissance des Juifs. David tira aussi une éclatante vengeance des Ammonites qui avaient outragé ses ambassadeurs. Tout Israël était soumis à son pouvoir et sa prospérité augmentait sans cesse, lorsqu'une lourde faute, commise par lui, attira sur sa tête des châtiments divins.

Pendant que son armée était au siège de Rabbath, David, demeuré à Jérusalem, remarqua la femme d'un de ses officiers, nommé Urie, et la fit venir. Puis, pour cacher leur adultère, il fit rappeler Urie du camp, sous prétexte de lui demander des renseignements sur les opérations militaires. Après lui avoir en vain tendu plusieurs pièges pour le faire aller dans sa maison près de l'épouse coupable, il le renvoya auprès de ses camarades, mais en lui remettant pour son général Joab un pli secret qui contenait l'ordre d'exposer Urie lui-même au plus fort du combat et de l'y abandonner. Le résultat prévu arriva : l'officier fut tué et David put librement accueillir sa veuve chez lui.

Mais il avait compté sans la justice divine. Le même prophète Nathan qui lui avait promis un trône éternel se présenta devant le roi et lui raconta la parabole de ce riche, possesseur de nombreux troupeaux, qui, pour recevoir un hôte, avait volé et égorgé l'unique brebis d'un pauvre. Comme le souverain demandait, en vue du châtiment, le nom du coupable, Nathan lui répondit : « C'est toi qui es cet homme. » Et il lui annonça les prochaines vengeances de l'Eternel.

David comprit. Il s'humilia, se mortifia et accepta avec une profonde soumission les malheurs qui allaient s'abattre sur lui. Sa pénitence fut agréée par le Seigneur, qui encouragea son repentir en procurant à Israël un succès qui livrait à ses troupes la ville de Rabbath. Mais le roi, qui avait violé les droits sacrés de la famille, fut cruellement puni dans sa famille même. Après la mort de son enfant, il eut la douleur d'assister à des tragédies abomina-

bles qui se passèrent à son foyer. Amnon, son fils, après avoir odieusement maltraité sa sœur Thamar, fut tué, en représailles, par son frère Absalom. Ce dernier, redoutant la colère paternelle, se réfugia d'abord à Gessur, cependant que Joab intercédait en sa faveur. Autorisé à revenir à Jérusalem, il n'usa de son pardon que pour fomenter une révolte du peuple contre le monarque sacré par Dieu.

III

Absalom commença par gagner la faveur populaire, à force de flatteries et de promesses. Quand il eut constitué ainsi un parti, il se retira à Hébron, où il se fit proclamer roi par l'immense majorité de la nation. Devant cette défection générale, David n'avait plus qu'à prendre la fuite. Il s'y résigna, sans permettre, dans son humilité, que l'Arche d'alliance, gage de puissance, l'accompagnât dans son exil. La route fut marquée par des incidents douloureux, comme lorsqu'on apprit au roi qu'Achitophel l'avait trahi, ou lorsque Séméï, parent de Saül, vint le maudire. Retiré au-delà du Jourdain, David fut accueilli avec fidélité par les habitants de Mahanaïm et il prit ses dispositions pour reconquérir son royaume.

La rencontre entre les troupes de David et celles de son fils eut lieu dans la province de Galaad, à l'est du Jourdain, dans un lieu que la Bible appelle « la forêt d'Ephraïm », sans que nous sachions trop pourquoi. Les partisans d'Absalom lâchèrent pied et, malgré l'ordre donné de l'épargner, Absalom lui-même fut frappé à mort par Joab, à qui David pardonna pourtant ce meurtre exécuté en dépit de sa défense. Des négociations s'ouvrirent, après la défaite des rebelles, pour faciliter au roi le retour dans sa capitale et, au cours de sa marche vers Jérusalem, David reçut la soumission de son insulteur Séméï, à qui il accorda sa grâce.

Mais l'ère des troubles n'était point encore complètement close. Des discussions s'élevèrent d'abord entre les gens de Juda et ceux d'Israël, qui se trouvaient vexés d'avoir été, en quelque sorte, relégués au second plan au cours de la lutte intestine. Une révolution nouvelle fut fomentée par un ambitieux, nommé Séba, de la tribu de Benjamin, qui réussit à entraîner à sa suite une grande partie du peuple. Sitôt revenu à Sion, David réunit des troupes pour écraser la révolte ; mais, mécontent de Joab, il le remplaça au commandement par son cousin Amasa. Joab, irrité de cette disgrâce, assassina traîtreusement son rival et alla mettre le siège devant les cités voisines d'Abéla et Beth-Maacha, où s'étaient réfugiés les ennemis. Grâce à la sage intervention d'une femme qui, du haut des remparts, entra en pourparlers avec le général loyaliste, les horreurs de l'assaut et du pillage furent évitées aux deux villes, dont les habitants tranchèrent la tête à Séba, afin de ne pas être englobés dans les terribles représailles qui se préparaient.

Une fois rétabli dans sa pleine autorité, David eut à faire face aux difficultés suscitées par une famine qui se prolongea pendant trois années. L'oracle du Seigneur avait déclaré que ce fléau était survenu en expiation d'une faute de Saül qui avait massacré les Gabaonites, après qu'on leur avait promis la vie sauve. David réunit les survivants et leur demanda ce qu'ils exigeaient en compensation de cette félonie. Ils se firent remettre sept descendants de Saül et les crucifièrent, aux premiers jours de la moisson. Ainsi la maison du roi prévaricateur était de plus en plus affaiblie et ruinée, à cause des fautes de son auteur.

* *

Les dernières années du règne de David furent marquées par quatre expéditions contre les Philistins, qui semblent avoir été moins importantes que les précédentes. Le pouvoir du souverain s'était affermi et le roi, délivré de ses divers ennemis, jugea bon d'exprimer sa reconnaissance au Très-Haut dans un magnifique cantique d'actions de grâces dont l'Ecriture nous a conservé le texte. L'auteur sacré a recueilli également ce qu'il appelle « les dernières paroles de David » et qui constitue une remarquable prophétie messianique ; il donne aussi la liste des « héros » du grand roi, c'est-à-dire de ceux de ses guerriers qui l'avaient servi avec le plus d'éclat.

David était absolument sur le déclin de ses jours ; mais, avant de disparaître, il offensa une fois encore le Seigneur en prescrivant, par orgueil, le dénombrement de la population juive. En considération sans doute de sa sainteté habituelle, Dieu lui donna le choix entre trois châtiments : une famine de sept ans, une guerre malheureuse de trois mois, ou une peste de trois jours. Le roi préféra ce dernier fléau, qui frappa 70.000 personnes. Mais il l'accepta avec une docilité et un repentir si profonds que, loin de murmurer contre son Juge, il voulut lui dresser un autel dans l'aire du jébuséen Areuna, c'est-à-dire sur l'emplacement même où devait s'élever le Temple futur.

Ainsi ce saint roi savait-il tirer de ses fautes mêmes une occasion de se rapprocher davantage du Dieu qui l'avait tant aimé et en qui il plaçait sa confiance absolue.

XIX

LE 3e LIVRE DES ROIS

L'opinion générale des interprètes de la Bible est que les deux premiers livres des Rois furent écrits par un seul auteur, qui aurait utilisé les écrits des trois prophètes Samuel, Nathan et Gad. D'autre part, une tradition fort ancienne attribue les deux seconds à Jérémie. Il n'y aura donc pas lieu de s'étonner si l'on rencontre entre ces deux groupes quelques différences de plan ou de style. Mais malgré ces nuances légères, le 3e et le 4e livre continuent parfaitement l'histoire du peuple choisi, qu'ils reprennent au point même où nous l'avons laissée.

I

On s'étonne parfois que les livres de Samuel n'aient pas été poussés jusqu'à la mort de David. La réponse est facile : ces ouvrages se terminent au moment où la vie publique du vieux roi est, pour ainsi dire, finie. Désormais celui-ci n'est plus qu'un vieillard prêt à s'éteindre, et une période nouvelle, nettement tranchée, s'ouvre dès l'instant où se pose la délicate question de savoir qui lui succèdera.

Adonias d'abord a fait acte de prétendant au trône. Mais le prophète Nathan a mis en garde Bethsabée, femme de David, et l'a engagée à soutenir les droits de son fils Salomon. Bethsabée, effectivement, s'est rendue auprès du vieux monarque et, dans une plaidoirie fort habile, a revendiqué l'héritage pour son enfant chéri. Nathan n'a pas manqué de venir appuyer son argumentation avec toute l'autorité d'un messager du Seigneur. Si bien que David promet la

couronne à Salomon et lui fait conférer solennellement l'onction royale, tandis qu'Adonias effrayé se désiste de ses prétentions.

Le problème de l'hérédité étant ainsi résolu, David prend ses dispositions suprêmes avant de paraître devant Dieu. Il adresse à son fils et successeur Salomon une exhortation pleine de sagesse. Il lui recommande, avant toute chose, de rester fidèle aux commandements et aux ordonnances de Jehovah, ainsi qu'à la loi de Moïse. Il lui promet, en échange, que les bénédictions de l'Eternel récompenseront sa persévérance. Il lui demande de châtier Joab, assassin d'Abner et d'Amasa, mais de témoigner sa reconnaissance aux fils de Berzellaï qui l'ont assisté dans le malheur. Puis il s'endort avec ses pères et on l'ensevelit dans sa propre cité.

Salomon, aussitôt, se met à l'œuvre. Dès les premiers jours il trouve en face de lui Adonias qui, ayant échoué dans sa tentative de conquérir le trône par la force, va tâcher d'y réussir par l'intrigue. Très adroitement, celui-ci fait demander en mariage, par Bethsabée elle-même, Abisag, la dernière compagne de David, espérant se créer ainsi un titre au pouvoir. Mais Salomon évente le piège, il devine aussi que le grand-prêtre Abiathar est du complot, et sa décision est vite prise : Adonias est condamné à mort, le pontife destitué de ses fonctions, et Joab, autre complice, est tué devant le tabernacle même du Seigneur où il avait cherché vainement un asile.

Le nouveau prince exécute alors la promesse faite à son père à l'égard de Séméï, son ancien insulteur, mais il le fait avec une indulgente — et peut-être astucieuse — prudence. Il lui interdit d'abord d'habiter ailleurs qu'à Jérusalem, afin de pouvoir surveiller de près les menées de cet intrigant personnage. Mais au bout de trois ans, il profite de ce que, contrairement à sa parole, Séméï s'est rendu à Geth pour y poursuivre des esclaves fugitifs, et il le condamne à mort pour avoir violé sa défense.

Débarrassé de ses ennemis, Salomon songe ensuite à développer son autorité et sa gloire. Il obtient en mariage la fille du Pharaon d'Egypte, mais il a le tort de suivre les exemples d'idolâtrie que lui donne trop fréquemment son peuple. Cependant, comme il conserve une foi sincère en Jehovah, en dépit de cet illogisme de conduite, le Seigneur miséricordieux lui continue sa protection et le remplit de l'esprit de sagesse. C'est alors que le roi rend ce jugement, resté célèbre, entre deux femmes qui se disputaient un enfant, lequel fut attribué à celle qui, par instinct maternel, avait préféré l'abandonner à sa rivale que de le voir couper en deux. Sa puissance royale s'environne d'un éclat nouveau : des princes, des ministres, des préfets rehaussent la somptuosité de la cour en même temps qu'ils collaborent à l'administration des territoires. La sagesse de Salomon devient proverbiale dans l'Orient tout entier, ainsi que son talent de philosophe et de poète. Et l'on vient de tous les pays pour recueillir ses moindres paroles.

II

Ce fut au moment où Salomon se trouvait ainsi à l'apogée de sa puissance et de sa renommée qu'il entreprit de bâtir au Seigneur, à Jérusalem, un temple d'une magnificence sans égale. Cet honneur avait été refusé à David, à cause de la grande quantité de sang qu'il avait répandu dans ses guerres, mais Dieu avait promis à l'ancien roi que son fils réaliserait ce beau rêve à sa place.

Un tel projet nécessitait des préparatifs d'autant plus considérables que Salomon ne pouvait se flatter de se procurer dans son royaume toutes les ressources nécessaires. Il s'adressa à un fidèle ami de son père, Hiram, roi de Tyr, et conclut avec lui des pactes qui lui assureraient l'énorme quantité de matériel ainsi que les foules d'ouvriers dont il avait besoin, et il lui promit, en retour, d'équitables rémunérations. Un nombre considérable d'Israélites fut adjoint à ces travailleurs étrangers, et l'on se mit à bâtir d'abord les parties extérieures de l'édifice. Un oracle divin approuva l'initiative du roi, qui tint à décorer le Temple avec une magnificence inouïe. Les travaux durèrent treize années, et ce simple détail suffit à indiquer combien la réalisation de l'œuvre devait être grandiose. On sait d'ailleurs que le Temple de Salomon est demeuré célèbre parmi les plus grands chefs-d'œuvre de l'antiquité : sa renommée, dépassant les étroites frontières de la Palestine, s'étendit jusqu'aux limites de l'univers civilisé.

Mis en goût par ce succès, Salomon fit également construire plusieurs édifices royaux, notamment un palais pour lui, et une maison de campagne qu'il situa dans la forêt du Liban. Ces soucis nouveaux ne l'empêchaient pas de pourvoir le Temple de tout le mobilier et de tous les accessoires du culte qui devaient permettre d'honorer Jehovah aussi dignement que possible.

Quand tout fut achevé, la dédicace du sanctuaire et la translation que l'on y fit de l'Arche d'alliance donnèrent lieu à des cérémonies impressionnantes, à la suite desquelles le Très-Haut daigna lui-même répondre aux prières du roi et du peuple, en leur promettant de nouvelles bénédictions s'ils restaient fidèles, mais en les avertissant aussi des malheurs qui les attendaient s'ils se détournaient de lui.

De fait, le zèle de Salomon fut récompensé par un accroissement de puissance et de richesses. Le prince fit bâtir et fortifier un certain nombre de villes, comme Mello, Mageddo, Gézer, Palmyre et d'autres encore. Il se constitua une flotte dont le port d'attache était Asiongaber, et qui entreprit, au pays fabuleux d'Ophir, un voyage dont elle rapporta 420 talents d'or. La réputation du roi était si éclatante que la reine de Saba vint, en fastueux équipage, lui rendre visite, et put constater par elle-même que l'on n'avait rien exagéré en lui vantant l'extraordinaire sagesse du monarque.

L'avenir semblait donc sourire à la nation juive et surtout à son souverain. Il n'aurait tenu qu'à lui de continuer et de prospérer, sous le regard bienveillant de Dieu, en accomplissant les engagements qu'il avait envers lui. Mais il se laissa entraîner à des désordres qui devaient amener sa décadence. Les goûts du monde s'étaient glissés en son âme jadis si fervente ; des entraînements regrettables l'amenèrent à épouser, contrairement à l'esprit de la Loi, un grand nombre de femmes étrangères qui le poussèrent peu à peu à pratiquer les cultes particuliers de leurs propres idoles.

Le Seigneur ne pouvait tolérer pareille abomination, ni une telle ingratitude chez un prince qu'il avait si largement comblé de ses faveurs. Il commença par l'avertir par de redoutables menaces : il lui annonça qu'en punition de ses fautes, le royaume serait divisé, mais que, par égard pour la mémoire de David, ce châtiment ne se produirait qu'après sa mort à lui. Il passa ensuite aux actes, en suscitant d'abord contre le roi prévaricateur les révoltes de